

**LALIE  
WALKER**

**Les  
Survivantes**

**roman**

**actes noirs**  
***ACTES SUD***

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Anne Boher, la très sérieuse et réputée légiste de la morgue de l'hôpital de Strasbourg, est harcelée et acculée, au bord du gouffre. Lettres anonymes et poupées ensanglantées déposées à son domicile sont sur le point de la rendre folle... Qui lui en veut ? Pour quelles raisons ? Serait-ce lié à sa volonté de demander l'exhumation des corps des victimes du fou de Blauelsand, affaire pourtant brillamment résolue, grâce à elle, deux ans plus tôt ? Y a-t-il un rapport avec le dossier 242 ? la maladie de sa mère ?

Son amie Laure Bellanger, psychologue, et Franck Albertini, un ancien flic tourmenté, tentent de voler à son secours. De son côté, Enzo Marquèz, l'assistant de la légiste, cherche ce mystérieux dossier dans les labyrinthiques archives de l'hôpital, un lieu sur lequel courent d'étranges rumeurs parlant d'expériences médicales...

En toile de fond, la canicule sévit, la capitale alsacienne connaît un été effroyable. L'hôpital est débordé, les décès se multiplient, la morgue est saturée. Les citoyens volontaires, militants d'un ordre nouveau, veillent tandis que dans l'atmosphère saturée de la ville, jaillis de nulle part, retentissent les grands airs de *La Traviata*.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LALIE WALKER

*Lalie Walker, née en 1964, est écrivain et psychothérapeute avec une spécialisation en sophrologie analytique et psychogénéalogie.*

DU MÊME AUTEUR

ROMANS NOIRS

*AUX MALHEURS DES DAMES*, éditions Parigramme, 2009.

*À L'OMBRE DES HUMAINS*, éditions Atelier In8, 2008.

*L'APPEL DU BARGE*, "Le Poulpe", éditions Baleine, 2007.

*LA STRATÉGIE DU FOU*, Folio, 2008.

*N'OUBLIE PAS*, Folio, 2007.

*PORTÉES DISPARUES*, Folio, 2006.

*POUR TOUTES LES FOIS*, Folio, 2005.

DOCUMENTS

*VIVRE LE RÊVE, ACCÉDER AU RÊVE LUCIDE*, éditions La Martinière, 2008.

*BELLE-MÈRE, BELLE-FILLE, UN MARIAGE À TROIS*, éditions L'Archipel, 2005.

Ouvrage publié sous la direction  
de Nelly Bernard

© ACTES SUD, 2010  
ISBN 978-2-330-00729-4



LALIE WALKER

# Les Survivantes

roman

*ACTES SUD*



*A Francis Mizio,*

*Pour tout ce que tu es, tout ce qui nous  
rapproche, et qui est précieux.*





*La compréhension est un pouvoir terrifiant, parfois même un véritable assassinat de l'âme.*

CARL GUSTAV JUNG



Les bras le long du corps, Anne fixait l'étagère sur laquelle reposaient deux boîtes. Rectangulaires et plates.

Papa n'aurait jamais dû laisser ça, lâcha-t-elle mal à l'aise.

Immobile. Fébrile.

Jamais ! répéta-t-elle.

Aimantée. Hypnotisée.

Elle s'approcha. Caressa le bois du couvercle, rugueux sous les doigts, se saisit d'une boîte et la serra fermement entre ses mains. Les yeux à demi fermés, elle enfila un étroit couloir en tenant religieusement l'objet. Comme on porterait un présent de valeur. Une offrande. Le corridor s'élargissait à peine quand Anne se retrouva en face d'une porte. Elle tourna la tête et contempla le mur. S'étonna de la couleur de la peinture, semblable à celle du canal en bas de chez elle. Par une fenêtre, elle entra aperçut la masse sombre et touffue des arbres le long de la rive, et frissonna. Le souffle du vent lui parvenait, sans couvrir celui de sa respiration. Rauque et lourde.

La boîte dans une main, l'autre sur la poignée, Anne inspira et entra.

Assise sur un lit, une femme âgée articulait d'inaudibles paroles, sa bouche ridée se fendait graduellement sur une ombre de sourire. D'un geste raide, quasi douloureux, Anne souleva le couvercle et, soudain, il y eut tant d'incompréhension dans le regard de la septuagénaire qu'elle vacilla.

Puis il n'y eut plus rien.

Main moite et gorge sèche, Anne retourna alors l'arme contre sa tempe. Ferma les yeux et appuya. Une fois. Sentit

son cœur battre furieusement. Deux fois. Les muscles de ses jambes se grippèrent sous l'effet de la tension. La peur lui brouillait l'esprit et opacifiait son sang. Elle bloqua sa respiration et appuya une troisième, quatrième et cinquième fois, avant de baisser lentement son bras. Elle expira encore bien plus lentement, tant elle craignait de s'étouffer. D'effroi et de désarroi.

Enrayée, s'entendit-elle penser.

Consternée. Affolée.

L'arme de papa s'est enrayée !

Anne jeta le pistolet par la fenêtre, sans lâcher du regard la boîte en bois qui se fondait dans la moquette sable. Imperceptiblement, au bout du pied maternel, une pantoufle bleue se balançait. Un rictus lui déforma la bouche, et Anne dut lutter pour conserver les yeux ouverts. Hagarde, elle suivit la courbe émaciée du mollet. Remonta le long du corps en enregistrant le moindre détail. La peau autrefois lisse et porcelaine, mais depuis longtemps flétrie, et l'azur morne de la chemise de nuit lui flanquèrent la nausée. Elle s'arrêta au niveau de la tache sur la poitrine. Rouge du sang du matricide.

Délaissant enfin le pied de la morte, la pantoufle tomba à terre.

A reculons, Anne quitta la chambre et resta longuement adossée contre la porte. Ses paupières s'alourdirent et se fermèrent, puis se scellèrent. La peur devint liquide. Se transforma en terreur.

Bon Dieu, papa, mais qu'est-ce qui n'a pas fonctionné ? hurla-t-elle, les yeux clos.

Son cri n'en finissait pas de résonner à ses oreilles, et Anne Boher se réveilla. Eperdue et couverte de sueur. Elle s'assit, porta une main vers son cœur, et se rallongea avec l'idée brumeuse qu'elle devait retrouver le dossier 242.

Un œil en direction du store lui apprit qu'il faisait jour et que le soleil brillait déjà haut dans le ciel. Un autre, à son réveil, lui confirma qu'elle était en retard. Moulue, elle se redressa. Songea à cette mise à mort onirique qui revenait de plus en plus régulièrement. Se précisait au fil des nuits. Anne se traîna jusque sous la douche, où elle se prépara mentalement à affronter une journée identique à la précédente. Longue et laborieuse.

Après avoir salué sa mère, elle fit le point avec l'infirmière à domicile, qui n'était pas dans un bon jour si Anne en jugeait par sa mine renfrognée. Troublée, elle mit en route la cafetière et ouvrit le réfrigérateur. En sortit un yaourt et un litre de lait qui lui échappèrent des mains lorsque lui revint un fragment de son rêve. Anne suivit le sillon laiteux qui s'écoulait sur les tomettes, et releva la tête. Sur l'étagère de la cuisine, répliques parfaites, deux boîtes en bois semblaient la narguer.

*Tu le savais... tu as toujours su que c'étaient les mêmes.*

Flageolante, Anne Boher était incapable de se détourner des rayonnages qui couraient le long du mur. Tendue, elle hésitait à s'en approcher. Pour ouvrir les boîtes. Vérifier, toucher et voir pour le croire. Voir, et s'assurer que tout cela n'était pas réel, mais appartenait bien au monde obscur des délires nocturnes. Elle fit un pas en avant, et ressentit soudain une vive tension oculaire. Se frotta les yeux, et s'arracha enfin à sa contemplation.

*Juste un mauvais... juste un cauchemar de plus...*

Les dégâts nettoyés, pensive, Anne prit le temps de boire un bol d'arabica noyé de lait. Avant de se précipiter dehors, où elle s'énerva sur la porte de son garage, taguée à outrance et brûlante sous le soleil.

*Tout te résiste, bon sang, tout ! Même une...*

Elle se souvint alors qu'elle avait été contrainte, la veille au soir, de se garer de l'autre côté du canal de l'Ill, la serrure de son garage étant endommagée.

Un peu avant dix heures, Anne Boher roulait dans un Strasbourg saturé de soleil. Inquiète de cette vague de chaleur, qui serait décisive pour la gestion de son travail dans les heures à venir, elle écouta les informations. "... records de température battus au cours des trois derniers jours. La faute en reviendrait à l'anticyclone des Açores. Le gouvernement a mis en place une cellule de crise, Météo France ne prévoyant aucune baisse. Allons voir maintenant la température du côté de la Bourse..."

*Bande de crétins !*

Exaspérée, Anne Boher coupa la radio.

La canicule de 2003 apparaissait d'ores et déjà bien pâle au regard de celle qui sévissait. Si le mercure ne redescendait pas rapidement, les dommages et leurs conséquences seraient encore plus importants qu'à l'époque. Les conditions matérielles et financières du milieu hospitalier s'étaient depuis fortement détériorées, et le personnel était chaque jour plus éreinté.

D'un geste mécanique, elle se massa les tempes.

*Tu es bonne pour une migraine carabinée !*

Anne cligna des yeux, regarda autour d'elle ; cligna à nouveau des yeux, anxieuse et déstabilisée par un flot désordonné de pensées et d'émotions. Par le sentiment tenace qu'il régnait une atmosphère de veille de drame. Si tout paraissait normal, elle avait l'impression que rien ne l'était. Une angoisse aiguë et mal définie l'incitait à rebrousser chemin. A se nicher au fond de son lit. A s'enfermer dans une bulle pour ignorer les fracas du monde. Avec l'espoir de tenir et de résister encore, malgré cette sensation atroce qui lui venait de la chair et du ventre, et menaçait de la balayer. Quand et comment cette petite folie insidieuse s'était-elle logée en elle ?

*C'était l'hiver dernier... souviens-toi, quand tu as... l'hiver dernier ou bien un peu avant... après ?*

Anne n'aurait su le préciser, elle qui avait sans doute toujours vécu en équilibre au bord de cet abîme. En bordure de cette frontière où oscillaient stable et instable, tangible et intangible. Une perception trouble du monde, et d'elle-même, qui s'ancrait chaque jour plus profondément. S'abreuvait du moindre événement, de la plus infime distorsion.

*Tu dois te calmer, te ressaisir, te... tu dois...*

Pont Saint-Nicolas, Anne jeta un œil au canal à moitié asséché. Elle releva la tête et engloba du regard les immeubles à colombages, aux fenêtres et balconnets fleuris. A travers les brumes de chaleur, tremblotantes, la douceur et l'opulence habituelles de Strasbourg perduraient. Le soleil embrasait le bitume et le fer des balustrades, la tôle des voitures et les tables des terrasses, vidait les rues de la présence des promeneurs. Mais Strasbourg demeurait ce qu'elle avait toujours été. Les rayons meurtriers s'écrasaient contre les stores ou les volets tirés, derrière

lesquels filtraient le bruit des ventilateurs et les voix des animateurs de radio ou de télévision. Un chuchotis de fin du monde. Inamovible, la ville demeurait calme et propre. Ordonnée.

Ses concitoyens s'évertuaient à maintenir une illusoire perfection, un effet de lisse, malgré les amoncellements de feuilles carbonisées qui jonchaient rues et trottoirs. Malgré les traces de chaussures dans le macadam, telle l'empreinte de migrants fantomatiques à la recherche d'un ailleurs incertain.

*Bon sang, Anne, tu divagues... tu dois te reprendre, tu dois...*

Un hélicoptère survola le centre-ville où les rares piétons luisaient de transpiration et de malaise ; où l'air âpre brûlait poumons et peau. En ce matin de fin juin, tout concourait à renforcer Anne Boher dans l'idée qu'elle traversait une ville sur le point d'exploser.

— Un temps propice à la guerre, lâcha-t-elle à voix basse.

*Merde, Anne, quel combat mènes-tu pour décrypter ainsi le monde ?!*

La gorge serrée, elle eut d'abord, fugitivement, puis de plus en plus fortement, la certitude que la chaleur accentuait sa morosité. Les bienfaits du soleil ne lui profitaient guère plus qu'aux passants qui peinaient à se déplacer dans les rues blanchies par les rayons.

Par la vitre ouverte de sa voiture s'engouffraient odeurs déplaisantes et nuées de mouches. Anne eut un geste de la main pour chasser un indescriptible insecte.

*Et ça, bon Dieu, c'est quoi ?!*

Vert-de-gris, l'insecte informe traversa l'habitacle et disparut. Elle s'essuya les mains sur les cuisses, tendit l'oreille. Strasbourg bourdonnait d'étranges rumeurs. Anne aurait juré entendre la pierre des immeubles et les pavés des ruelles se dilater. Craquer sous l'ardeur de ce rayonnement solaire insolite. Elle s'épongea la nuque, souffla dans l'échancrure de sa robe. Se sentit alourdie et poisseuse, dans un état aussi inquiétant qu'indéfinissable.

A l'approche d'un feu, Anne Boher ralentit et enveloppa d'un regard un couple qui économisait ses forces. Gonflés, rougis ou brûlés, en sueur et lestés d'une sévère surcharge pondérale, ces corps lui évoquèrent des mammifères en

voie de perdition. En attente de s'échouer sur quelque rive, pour récupérer ou agoniser. Une tache jaune entra soudain dans son champ de vision. Anne se crispa au volant. Elle venait d'identifier un citoyen volontaire à son brassard, distinction qu'arboraient depuis peu ces nouveaux militants de l'ordre.

— Preuve qu'ils ne craignent plus de s'afficher ouvertement, maugréa-t-elle.

Le temps de traverser, l'homme ne la lâcha pas des yeux. Grisonnant et âgé d'une bonne soixantaine, il paraissait libre de son temps et financièrement aisé.

Anne l'imagina en quête d'un désordre à rectifier, d'un visage à mémoriser ou d'une action à verbaliser. Le mépris altéra ses traits aux pommettes hautes et piquées de taches de rousseur, à la peau blanche et légèrement hâlée. Boher était révulsée par cette attitude qui remettait la délation au goût du jour, déguisée en service public. Le gouvernement pouvait dormir tranquille, des bénévoles zélés patrouillaient.

*Pourquoi crois-tu qu'ils font ça ?*

— Comment savoir ? gémit-elle.

Chaque fois qu'Anne en croisait un, elle se sentait étrangement coupable, de tout et de rien, à en avoir la chair de poule. Et si, pour l'instant, ils étaient peu nombreux, avec la nomination du nouveau ministre de l'Intérieur, ce phénomène allait gagner en épaisseur. Demain, d'autres volontaires viendraient gonfler les rangs. Après-demain, chacun découvrirait les vertus de l'autocensure et surveillerait son voisin. Les uns pour en référer à la police ; les autres, pour éviter d'être dénoncés.

Une bouffée compacte d'air chaud pénétra dans sa voiture, toujours à l'arrêt. Elle se mit à transpirer abondamment, et s'énerva contre la chaleur, les gens, et le gouvernement qui restait si vague quant à ses intentions sur ce renfort de bonnes volontés.

*Que faire contre... tous ces... toutes...*

Cachée derrière ses lunettes de soleil, Anne rendit son regard à l'homme. Lequel, buste en avant et mâchoires fermées, paraissait ignorer que l'Etat finissait toujours par se séparer de ses seconds couteaux. Inéluctablement et sans sourciller, au nom d'une raison qui ne servait que rarement l'intérêt général.



Perdue dans ses pensées, Boher démarra, manqua de renverser un piéton et freina brutalement. Plus de peur que de mal.

— Pour cette fois-ci, se plaignit-elle.

*Mais la prochaine fois, Anne, auras-tu encore assez de réflexes ? Jusqu'à quel point es-tu...*

Dans son rétroviseur, elle croisa le reflet du citoyen volontaire qui s'était arrêté. Son coup de frein avait retenti à la manière d'un appel, et déjà l'homme s'approchait de son véhicule. Les nerfs à vif, Anne dégagea sans demander son reste.

La pression qu'elle subissait dans sa vie personnelle et professionnelle, la moiteur étouffante qui rendait les gens irascibles et le marasme économique, tout lui pesait. Au point que Boher commençait sérieusement à craindre de perdre le contrôle d'elle-même. De donner aux faits les plus banals une coloration dénuée de bon sens et d'objectivité. Comme un enfant que le noir terroriserait et qui, les yeux dilatés par la peur, verrait hurler des bouches hideuses depuis le fond de son placard, Anne Boher glissait dans l'irrationnel. Elle dut ralentir à nouveau à l'approche d'un passage piéton.

Le feu passa au vert. Impatient, un automobiliste klaxonna et Anne redémarra. Avec l'envie de mordre ou de griffer, consciente qu'une telle attitude ne lui ressemblait pas. Si son esprit analysait et canalisait encore rationnellement chaque donnée, se fissurant, la partie la plus fragile de sa personnalité émettait des signaux d'alerte. Ce qu'elle percevait par intermittence, mais refusait d'admettre, inconsciente que cette ambivalence participait pleinement à son malaise.

Anne se rendit enfin compte qu'elle respirait avec difficulté, et s'obligea au calme. Mais à peine eut-elle levé les yeux que son exaspération reprit le dessus. Les Strasbourgeois étaient immuables dans leur volonté de tailler au cordeau fleurs et plantes qui ornaient les façades. Maladivement vertes ou parfois calcinées, mais indéfectiblement droites dans leurs pots.

*Que rien ne dépasse ! Surtout, surtout, bon sang, mais surtout que rien ne transpire !*

Que rien ne déroge à cette rigueur absurde qui finissait par lui taper sur le système. A nouveau, Anne cligna plusieurs

fois des paupières, et se sentit nauséuse. Proche de l'étourdissement. Moment où elle franchit le pont Kennedy, et s'aperçut que tout était loin d'être parfait.

*Et ça, c'est quoi ? Bon Dieu de...*

Dégradée, une statue représentait un pelleteur dont les jambes et les pieds semblaient avoir été badigeonnés d'une épaisse couche de peinture bleue, avant d'être incendiés. Le bas du corps boursoufflé et craquelé, noirci, le colosse de pierre donnait l'impression d'émerger d'un enfer de flammes et de fumée.

*Ça ressemble à... une mue chimique.*

Comme une lèpre pierreuse qui aurait franchi les portes de l'Histoire et du Temps, puis de la ville, et attaquerait chaque organisme jusqu'au corps inerte des statues. Alors, se dit Anne, le peuple dans son entier desquamerait. Pèlerait strate après strate. Hébété et stupéfait, chacun regarderait tomber au sol les couches de discours, de morale, de contraintes et de luttes quotidiennes. Sous nos yeux effarés, incapables de se détourner de nos plaies à vif ; devant nos bouches ouvertes sur un cri impossible à expulser.

*Tu délires, Anne ! Mais pourquoi personne n'en parle, aussi ? Peut-être à cause de cette musique...*

Harcelées par les habitants, radios et presse locales avaient fini par s'emparer d'une véritable curiosité. Chaque jour, près des écluses, des bribes de *La Traviata* fusaient dans l'air. Sans que personne parvienne à en trouver la source, car cela ne durait que quelques secondes.

La vague de chaleur ralentissait gestes, marche et souffle, rendait tout plus difficile, épuisant et vain. D'une manière inattendue, quasi surnaturelle, lorsque retentissait la puissance de l'opéra de Verdi, chacun se sentait un bref regain de vitalité. Cette énigme musicale agitait l'imagination des Strasbourgeois, les exhortant à maintenir l'atmosphère agréable et cossue, traditionnelle, de leur ville.

Un réflexe, se dit-elle. Un pur réflexe grégaire face... mais face à qui ou... Anne, bon sang !

*Un corps étranger ?*

L'idée la perturba.

Bien qu'irritée, elle comprenait cette tentative qui visait à empêcher le changement d'advenir. Afin que le passé l'emporte sur le présent, qui s'entêtait à tout gâcher. La vie

des gens et ce à quoi ils avaient consacré les dernières décennies ; ce à quoi ils prédestinaient leurs enfants. Leurs espoirs, malgré les déceptions qui s'étaient accumulées ; leur optimisme, malgré la peur qui s'infiltrait dans le moindre interstice de chair, d'esprit ou de pierre, et les rongait inexorablement. Accrochés à leurs acquis, ils refusaient de quitter ce qui était familier et rassurant, sorte de pérennité qui leur glissait pourtant entre les doigts. En un mouvement incoercible que personne ne parvenait à maîtriser ou à endiguer.

— Cette ville, cette façon de vivre, n'est qu'un mirage, pesta Boher. Un arrêt dans le temps. Comme s'il se préparait quelque chose qui dépasse l'entendement... et nous pousse hors de nos limites.

*Nous ? Ou bien seulement toi, Anne ? Seulement toi...*

Ce constat d'une cécité collective, d'une illusion portée à bout de bras par l'ensemble de la société, ne datait pas d'hier et avait, en quelques années, pris une ampleur démesurée. Son humeur et son moral y étaient sans doute pour beaucoup, mais il y avait aussi la réalité quotidienne.

Celle qu'Anne Boher déchiffrait et expérimentait à travers sa profession. Laquelle lui confirmait que cet univers, où chaque matin elle s'éveillait les yeux marbrés de rêves impitoyables, convulsait dangereusement. Un monde épileptique peuplé d'humains qui s'engluaient dans la toile d'un système arachnéen. Aussi invisible qu'immense. Les uns conscients du processus, mais impuissants ; les autres pataugeant d'un bout à l'autre de cette nasse visqueuse.

*Et toi, Anne, dans quelle toile poisseuse t'es-tu pris les pieds ?*

Exténuée, Boher s'ébouriffa les cheveux, sentit ses paupières se contracter, et la fatigue peser lourdement dans son corps.

Elle s'engouffra dans le parking souterrain de l'hôpital, se gara à la va-vite et courut vers l'ascenseur.

De ses ongles courts, nerveuse, Anne tapotait le mur quand elle ressentit un picotement au niveau des cervicales, qui se transmua en engourdissement. Prise de vertige, un doigt sur le bouton d'appel, elle cligna des yeux, puis

tourna la tête, croyant avoir aperçu quelqu'un se faufiler entre les voitures. Personne ne se manifesta, ce qui ne la tranquillisa nullement. Les ombres du parking prenaient des allures inquiétantes. Nébuleuses et extravagantes.

*Tiens bon... respire... tiens...*

Le bruit de l'ascenseur lui arracha un cri de surprise. La porte s'ouvrit sur deux brancardiers qui la saluèrent machinalement. Sans leur accorder d'attention, Boher se rua à l'intérieur et souffla enfin. Son sentiment de sécurité ne dura que le temps d'atteindre le rez-de-chaussée. Là, ses paupières se fermèrent d'un coup. En dépit de ses efforts, elle fut dans l'impossibilité d'ouvrir les yeux.

Au septième étage, lorsque les portes coulissèrent, ce fut à la manière d'une aveugle qu'Anne Boher gagna le couloir et appela à l'aide. D'une voix assourdie par la peur.

\*

— Blépharospasme, diagnostiqua Alain Kerenski.

Anne avait la tête baissée.

— Tu connais ? fit-il, doucement.

— Mal, je t'avoue. Mes patients se plaignent rarement de ce type de pathologie.

Il eut un sourire, que Boher ne vit pas, occupée qu'elle était à contempler ses élégantes sandales en cuir. D'un orange austère.

— C'est ta première crise ou...

Elle repensa à ce cauchemar récurrent où, arme à la main, elle tirait à bout portant sur sa mère. Frémit, mais ne dit rien. Kerenski considérait sans doute les rêves comme des fantaisies du cerveau, sans relation avec la vie réelle. A la différence d'Anne qui y attachait peut-être trop d'importance. Et comment aurait-il pu en aller autrement quand, dormant et rêvant, elle sentait brusquement se fermer ses yeux et que, plus tard, parfaitement éveillée et enfermée dans un ascenseur, elle revivait la même perception ?

*Précisément la même.*

— Oui. C'est grave ? voulut-elle savoir.

En se doutant déjà de la réponse.

Une fois de plus, Franck Albertini faisait un choix dont il n'était pas certain d'assumer les conséquences. Il aurait pu prendre n'importe quel autre train, mais il était revenu au Pays basque. A la fondation. Malgré lui, aimanté. Incapable de résister. L'histoire de sa vie.

OUVRAGE RÉALISÉ  
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD